

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 13

Artikel: Economies de ménage
Autor: Trottenville, Sophie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190333>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Economies de ménage

S'il est un mot plein d'actualité, qui soit devenu à la mode, que dis-je, qui soit même fort bien porté, c'est le mot *économie*.

Chacun se pique de pratiquer cette belle vertu, et les âmes inclinées à l'optimisme, réjouies par le bon exemple que nous donnent nos gouvernants, entrevoient, dans un avenir peu éloigné, le retour à la simplicité et aux vertus antiques. Et pourtant, j'avoue que mon faible bon sens s'étonne, parfois, du peu d'accord qu'il remarque entre les théories qu'il entend émettre et la pratique de celles-ci. C'est là ce qui m'inspire la causerie d'aujourd'hui, dans laquelle je me bornerai simplement à relater sans commentaire, les observations que chacun peut glaner dans la vie actuelle.

Madame X..., devenue maîtresse de maison depuis un an à peine, est absorbée par ses comptes de ménage ; son front, tout juvénile, est légèrement ridé sous l'impression visible d'un mécontentement angoissé. Elle vient de constater que ce mois-ci, comme le précédent, sa comptabilité boucle par un déficit. En en recherchant la cause, elle trouve qu'elle doit être attribuée à un imprévu, qui ne se renouvellera pas, pense-t-elle. Mais, en feuilletant son livre, elle est forcée de reconnaître qu'il en était de même pour les déficits précédents.

Eh ! bien, se dit-elle, puisque l'imprévu est toujours chose à prévoir, voyons sur quoi je pourrais réaliser des économies : Il y a d'abord le marché ; les légumes font des sommes étonnantes, et ma cuisinière n'a guère d'intérêt à les obtenir à bas prix ; j'irai donc avec elle et je marchandrai comme un juif. Le pétrole me paraît ascender à un chiffre qu'avec un peu de sévérité je ferai bien changer. Le savon fait des sommes folles, je vais en retrancher une partie sur ce qu'on m'en demande pour chaque lessive. Enfin je vais, dès aujourd'hui, livrer et mesurer les provisions de ménage, au risque de blesser la domestique, et nous verrons bien si, avec ces réformes, je n'arriverai pas à réaliser l'équivalent de l'imprévu. J'oublie encore que, pour plaire à mon mari, qui s'est plaint que le combustible lui devenait une charge, je puis aller, toutes les fois qu'il me semblera bon, retirer du feu les bûches qui me paraîtront superflues.

Rassérénée par ces louables résolutions, la jeune dame mit courageusement son programme à exécution ; mais, au cours des réformes projetées, elle

éprouve quelques déceptions : Au marché, l'économie réalisée sur cinq ou six articles fut minime. La lampe, supprimée dans un passage peu en usage, fut cause que monsieur faillit s'assommer en se cognant la tempe contre une porte ouverte à demi.

La cuisinière menaça de quitter la maison si madame continuait à compromettre l'exactitude des heures des repas, par le ralentissement intempestif du feu. La qualité des mets fut du reste plus d'une fois l'objet du mécontentement du maître, et le cordon bleu ne se fit pas faute de rire *in-petto*, après avoir allégué, à sa décharge, que madame n'avait pas donné le nécessaire. La lessive se trouva être moins blanche que précédemment, mais tout cela n'empêcha pas la maîtresse de maison d'être contente d'elle-même, et de mendier à son mari quelque louange sur son savoir-faire, douceur que du reste il ne lui marchandait pas, car il était encore dans la période lunaire où tout est sujet d'admiration.

Quand se présenta la nécessité de l'achat d'une robe, la jeune femme pria son mari de l'accompagner au magasin.

— Pourquoi pas cette étoffe-là ? hasarda monsieur, elle est fort belle, et me paraît « meilleure que les autres. »

— Mais, mon cher, c'est impossible ; elle est de l'année dernière, et je ne puis décentement porter que la nouveauté.

— Mais la nouveauté coûte le double du pratique et du solide : Souviens-toi de tes principes d'économie.

Et madame s'en souvient si bien, qu'elle prétend qu'ils sont impossibles à appliquer quand il s'agit de la mise d'une dame. — Son mari fit de réels efforts de bonne volonté pour s'assimiler cet axiome féminin.

La robe confectionnée, richement garnie, drapée avec autant d'art que de grâce, démontra jusqu'à l'évidence que le manteau de l'année précédente cadrait fort mal avec cette merveille ; ensuite de quoi on appliqua, dans l'achat d'un manteau neuf, les mêmes principes et les mêmes raisonnements.

Monsieur se promet, avec un soupir résigné, de tenir ferme sur ses principes d'économie, et pense que tout se compensera de cette façon. Mais la vie, ses besoins multiples, ses exigences, ses devoirs, vont se charger de faire dévier des intentions si louables.

C'est une loterie pour l'embellissement de la ville, dont il a pris bon nombre de billets ; —

c'est le repas annuel de son club, ou celui d'un comité de bienfaisance ; — c'est le tir fédéral auquel tout bon patriote doit sa présence ; — c'est une exposition agricole, à la réussite de laquelle il ne peut refuser le concours de son temps ou de son argent ; — ce sont des œuvres de philanthropie sous forme de ventes, tombolas, concerts auxquelles son bon cœur lui suggère d'être dévoué. Ce sont des journaux, d'innombrables journaux. N'est-ce pas le devoir d'un citoyen de favoriser toute saine et utile publication ? N'est-il pas indispensable de se tenir au courant des affaires publiques ? Et au point de vue littéraire, quoi de plus louable, que d'aimer à déguster les nouveautés du jour ?

Enfin, pour soutenir dignement le cumul de tous ces devoirs, en dehors de sa propre vocation, n'est-il pas indispensable d'être mis convenablement, irréprochablement ?.. Dès lors, comment s'y prendra ce modèle de mari, de citoyen, de philanthrope, pour suggérer à sa compagne des réformes dans son budget de toilette, ou dans le département de l'intérieur. Et comment s'expliquera-t-on la légitime angoisse, ou la mauvaise humeur qui, à l'époque du règlement des comptes, s'emparera de monsieur, et fera de ce charmant homme un personnage difficile à aborder ?

Lecteur, je ne me permets pas de trancher ces questions, car j'ai promis de rester fidèle au rôle de simple observateur.

Sophie TROTTEVILLE.

Les roses blanches.

On sait qu'un groupe de députés à la Chambre française, au nombre desquels se trouve M. Clémenceau, vient de demander l'abolition de la peine de mort. « Ce vœu humanitaire, dit M. Fulbert Dumonteil, dans le *Petit Marseillais*, a jeté paraît-il, un certain froid dans le dos de M. Deibler. Il devient intéressant et les reporters l'assiègent pour connaître son opinion sur la peine capitale. Il habite près de la Roquette, une maison à plusieurs étages, paie son terme, cause avec sa concierge, lui donne des étrennes et fait son marché lui-même. C'est un locataire modèle et un voisin aimable. Quand il dine d'une gibelotte, c'est la fruitière du coin qui tue le lapin. Sa sensibilité bien connue répugnerait à cette exécution. C'est plaisir de le voir, allant chez le boucher acheter un collet de mouton ou bien une cervelle de veau qu'il arrange très proprement dans son petit panier.

— En voilà un, dit sa portière émerveillée, qui ne fait pas « sa tête » et qui est toujours « en toilette irréprochable ! » Quelle propreté ensuite ! pas une tache sur les parquets...

Jadis la maison du bourreau devait être située dans un faubourg isolé. Depuis longtemps déjà, il se loge comme il veut, parfois avec une coquetterie élégante. A ce propos, il me revient une étrange anecdote : Un matin, Charles Nodier arrive au Luxembourg et s'assied sur un banc, en face d'un beau massif de roses blanches dont il aspire les senteurs exquis. Un bon bourgeois, au visage souriant, prend place à ses côtés.

— Mon Dieu ! dit-il à Nodier, que ces roses sont belles !

— C'est vrai, répond l'académicien, mais j'en ai de bien plus rares dans mon petit jardin de l'Arsenal. Ce sont des roses blanches absolument incomparables.

— Des roses blanches ! s'écrie l'étranger. Mais ce sont mes fleurs de prédilection. J'en cultive d'une beauté sans rivale.

— Et les miennes, monsieur ? je suis Charles Nodier, et tout le monde sait que mes roses...

— Je connais vos œuvres, monsieur Nodier, mais je n'ai pas vu vos roses et permettez-moi de vous dire...

— C'est bon, interrompt en souriant l'auteur de *Trilby*. Je vous attends demain à l'Arsenal.

— Je suis confus de l'honneur, monsieur. J'irai. Et les deux rosophiles se quittent en échangeant une courtoise poignée de main.

Le lendemain, l'étranger se présente et Nodier lui montre avec orgueil un massif de roses admirables :

— Que pensez-vous de ma collection, monsieur ?

— Elle est splendide ; mais je suis forcé de vous avouer que la mienne est plus belle encore. Je m'appelle M. Legrand et j'habite le numéro 13 de la rue de la Roquette. Veuillez me faire l'honneur de venir demain et vous jugerez vous-même si c'est à vos roses ou aux miennes que revient la palme.

Nodier accepte. Le voici, rue de la Roquette, devant une petite maison discrète et basse avec des touffes de clématites odorantes et des tuiles roses où trottaient des pigeons blancs. A l'intérieur, les sons harmonieux d'une flûte. Il sonne. La musique cesse et, le sourire aux lèvres, les deux mains tendues, le bourgeois de la veille fait fête à l'auteur de *La Fée aux Miettes*.

— Mais elle est charmante, votre retraite, cher monsieur Legrand. Et vos roses blanches ? où sont vos roses ? J'ai hâte de les voir...

— Les voici ! dit le petit rentier en introduisant l'académicien dans un jardin plein de fleurs et de parfums.

Nodier vit les roses de M. Legrand et s'avoua vaincu. En faisant le tour du jardin, il remarque tout à coup, dans une sorte de serre, une rangée d'admirables lauriers roses qui faisaient comme un rideau de fleurs à je ne sais quelle machine bizarre, toute chargée de pots de réséda et de verveines.

— Je n'ai jamais vu d'aussi belles fleurs que les vôtres, dit amicalement Nodier en prenant congé de M. Legrand. Quelle vie calme et douce vous devez mener dans ce sanctuaire de parfums !

Les deux amis se quittent en se promettant de se revoir bientôt.

Trois ou quatre jours après, Charles Nodier se promenait sur le boulevard au bras d'un magistrat de ses amis. L'amateur de roses de la rue de la Roquette venant à passer, échange avec l'académicien un salut amical.

— Mais qui donc saluez-vous ?.. demande le magistrat surpris.

— C'est un M. Legrand, dont j'ai fait la connais-